

LE TEMPS

Publié vendredi 1 juillet 2022

«**Fabula rasa**»: après l'apocalypse, la fin de la culpabilité

Sur la scène genevoise de l'Orangerie, Bartek Sozanski raconte en douceur la reconstruction après l'ultime chaos. Rêve éveillé entre cinéma et théâtre d'objets



Giulia Crescenzi (devant) et Valérie Liengme, avec, sur l'écran, leurs répliques en carton dans les maquettes imaginées et réalisées par Antonio Buil. Un enchantement!
— © Jeanne Quattropani

Marie-Pierre Genecand

Léa est soulagée. Lorsqu'elle regarde l'effondrement du monde sur son portable dont la batterie vacille, elle se sent enfin sereine, presque joyeuse. C'est qu'elle a, depuis toujours, vécu dans la culpabilité de nuire à cette planète qui la portait. Après cinquante ans de tri de ses déchets, de douches éclair, de consommation bio et locale, de déplacements restreints et d'avion banni, elle peut enfin respirer. «La fin du monde, c'est fait. Je suis rescapée. Le reste est à inventer», sourit Valérie Liengme, alias Léa.

Terre brûlée miniature

Derrière elle, un drôle de dispositif voulu par Bartek Sozanski, un homme de théâtre devenu cinéaste il y a huit ans et qui mêle les deux disciplines dans *Fabula rasa*, à voir à l'Orangerie jusqu'au 10 juillet. Derrière Léa qui, bientôt rencontre la jeune Alix (Giulia Crescenzi), trois tables accueillent des maquettes imaginées et réalisées par Antonio Buil où minéraux et végétaux dessinent un paysage miniature.

La terre brûlée d'abord, avec obstination, puis la forêt, au moment de la résilience. Ces reliefs sont filmés avec soin par Erika Irmeler et, sur l'écran géant qui domine la scène, c'est tout un monde inanimé qui prend vie, s'impose avec grâce au spectateur médusé.

Rêve éveillé

L'histoire écrite par Arthur Brügger au fil des répétitions? Comment les deux rescapées marchent dans ces plaines arides pour atteindre une montagne, l'escalader et espérer trouver derrière une vallée fertile, irriguée par une rivière. La réalisation? Une proposition délicate et lunaire imaginée avec Andrea Novicov, le directeur des lieux.

L'image filmée dialogue doucement avec le jeu en direct et des figurines en carton portant la photo des protagonistes répliquent, en petit dans les maquettes et en grand sur l'écran, l'évolution des comédiennes. Rêve éveillé, musique étonnamment sucrée (David Scrufari) et impression de sentir chaque pierre, chaque souche, chaque élément de ce paysage figé.

Nouvelle hybridité

Parfois, les personnages font effraction dans les maquettes et le choc des échelles raconte le poids de l'homme dans le destin de la planète. Parfois le sable s'écoule inexorablement et ce fil qui fuit dans les lumières de Victor Roy évoque la fin d'un monde. Mais Bartek Sozanski ne condamne pas. Il effleure et ouvre des voies.

Le dernier tableau, à cet égard, est simplement magnifique. La jeune fille et la forêt, la résilience, la fertilité d'un corps qui s'hybride, la fusion de deux règnes pour une nouvelle définition du vivant... Comme dans les cosmogonies primitives, tout est ouvert, et cette ouverture réconcilie.



La jeune fille et la forêt, nouvelle hybridité, nouvelle fertilité © Jeanne Quattropani

«**Fabula rasa**», jusqu'au 10 juillet, Théâtre de l'Orangerie, Genève